

Tangence



Les contraintes sémiotiques du métissage Semiotic constraints of cross-pollination

Claude Zilberberg

Numéro 64, automne 2000

Esthétiques du métissage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008188ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008188ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Presses de l'Université du Québec

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Zilberberg, C. (2000). Les contraintes sémiotiques du métissage. *Tangence*, (64), 8–24. <https://doi.org/10.7202/008188ar>

Résumé de l'article

Cette étude traite du métissage en lui prêtant d'emblée une signification étendue. Cette généralisation est propre à l'hypothèse du « schématisme tensif » (Fontanille-Zilberberg), laquelle privilégie deux sortes d'opérations : des augmentations et des diminutions sur la dimension de l'intensité, celle des « états d'âme », des tris et des mélanges sur la dimension de l'extensité, celle des « états de choses ». Ces prémisses conduisent à la mise en évidence de deux illusions : en premier lieu, l'illusion propositionnelle dans la mesure où la proposition s'impose davantage par sa transitivité que par sa suffisance; en second lieu, l'illusion objectale: l'objet en sa singularité est plutôt un cas que la norme. Le sujet est sollicité, défié par la nécessité ou l'arbitraire des groupements et des collections qui lui sont proposés ou imposés. Dès lors que l'objet est défini par ses latitudes et/ou ses restrictions de circulation, il devient compréhensible que le *tempo* et la temporalité contrôlent cette circulation tantôt en la ralentissant, tantôt en l'accélégrant.

Les contraintes sémiotiques du métissage

Claude Zilberberg, CERES-CNRS, Paris

Le métissage est rien moins que moderne. Pour le mot lui-même, le *Grand Robert* donne comme étymon le bas latin «mixticus», de «mixtus», «mêlé» et fixe au XII^e siècle son apparition. Pour les éleveurs, les jardiniers hier, les biologistes aujourd'hui, le métissage dans l'ordre de l'humain, le croisement dans l'ordre animal, l'hybridation dans l'ordre végétal sont des pratiques anciennes et récurrentes, et comme telles, elles sont justiciables d'une grammaire rigoureuse. Le métissage doit être reconduit à son étymon et à sa généricité, à savoir le **mélange**, qui est une pratique sémiotique figurale, indépendante des contenus circonstanciels investis.

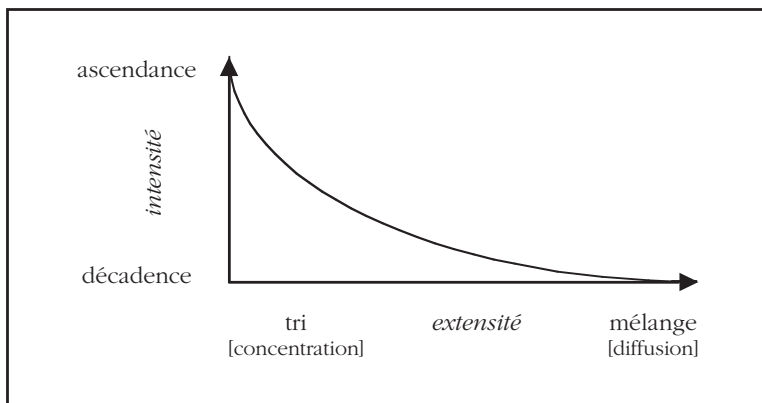
1. Tonicité et mélange

1.1. La caractéristique extensive du métissage

En premier lieu, nous abordons le métissage comme une «*variété*» du mélange. En second lieu, nous concevons la définition elle-même moins comme une «*division*¹» que comme une «*intersection*» (Hjelmslev), située à la croisée de deux dynamiques, avec cette arrière-pensée que le principe de *composition* est au moins aussi pertinent, sinon davantage, que le principe d'**opposition** cher aux années soixante. L'hypothèse du schématisme tensif consiste précisément à «mélanger» deux ordres, ou plus exactement, deux dimensions : la dimension de l'intensité, du sensible, et la dimension de l'extensité, de l'intelligible. Chaque dimension est analysable en **valences** segmentant un intervalle de référence : (i) une valeur compose une valence intensive et une valence extensive ; (ii) la dimension de l'intensité a pour intervalle de référence : [éclatant vs faible] et sa syntaxe est, selon le cas, ascen-

1. Hjelmslev indique : «[...] par définition, nous entendons une division soit du contenu d'un signe, soit de l'expression d'un signe». Louis Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, coll. «Arguments», 1971, p. 93.

dante ou décadente; **(iii)** la dimension de l'extensité a pour intervalle de référence: [concentré *vs* diffus] ou encore: [pur *vs* impur], impur, c'est-à-dire justement métissé, mélangé et, par catalyse, mélangé à...; la syntaxe de l'extensité opérerait exclusivement par **tris** et **mélanges**, si bien que chaque opération n'aurait jamais que l'autre pour objet: le tri porte sur des mélanges qu'il défait, dans l'exacte mesure où le mélange porte sur les aboutissants de tris antérieurs. La structure canonique serait donc du type:



L'extensité constate le partage des grandeurs en classes dénombrables et l'instabilité de ce partage. Telle classe comporte **[n]** termes, mais elle peut en «gagner» et valoir comme **[n+1]** ou, à l'inverse, en «perdre» et se présenter alors comme **[n-1]**, aussi longtemps que la situation antérieure est potentialisée. Comme le précisent Greimas et Courtés dans *Sémiotique 1*: «En linguistique, les choses se passent autrement: le discours y garde les traces d'opérations syntaxiques antérieurement effectuées².» De notre point de vue, le partage en classes est justiciable des catégories à l'aide desquelles Saussure précise sa conception du signe dans le *CLG*, à savoir l'arbitrarité et la mutabilité, ce qui revient à admettre que telle classe est effective, de l'ordre du *c'est ainsi et pas autrement*. Un exemple pris chez Cassirer démêle ce commerce de l'arbitraire et de la motivation:

2. Algirdas Julien Greimas et Joseph Courtés, *Sémiotique 1*, Paris, Hachette, coll. «Classiques Hachette. Langue, linguistique, communication», 1979, p. 31.

Les langues bantoues font également une distinction rigoureuse, dans leur système de classification, entre les hommes en tant que personnalités agissant de façon autonome et toute espèce d'être animé qui n'est pas personnel. C'est pourquoi elles utilisent un préfixe particulier pour les esprits, dans la mesure où ceux-ci ne sont pas pensés comme des personnalités autonomes mais comme ce qui anime, ou ce qui saisit un homme, si bien que ce préfixe s'ajoute en particulier aux noms de maladies et en outre à la fumée, au feu, aux courants, à la lune en tant que forces naturelles³.

À partir de cet exemple, qui pourrait être largement multiplié, il est clair qu'**on ne distingue d'un côté qu'en mélangeant de l'autre!**

1.2. La caractéristique intensive du métissage

Selon la structure canonique, le métissage occuperait une région particulière de l'espace tensif, définie d'une part par la faiblesse de sa valence intensive, d'autre part par l'élévation de sa valence extensive. Nous admettons, à titre d'hypothèse, que le quantum d'affect « disponible » serait constant et divisible, de sorte que si l'opération de tri est devenue impraticable, le quantum d'affect, affecté à une seule grandeur, est optimal, ou si l'on veut : **sublime**. Par contre, s'il est procédé à une opération de mélange, puis, par récursivité, à une suite d'opérations de mélange, il y a à la fois **diffusion extensive** et *dilution intensive*, si bien que chaque grandeur intervenant dans le procès reçoit une quantité moindre. On sait que, lorsque l'alternance [singulier vs pluriel] est libre, le pluriel est dépréciatif. Cette dialectique de la diffusion et de la dilution est indépendante des contenus sémantiques et, afin de fixer les idées, elle nous semble **également** au cœur de la réflexion de Tocqueville sur la démocratie américaine : « Lorsque, au contraire, les rangs sont confondus et les privilèges détruits, quand les patrimoines se divisent et que la lumière et la liberté se répandent, l'envie d'acquérir le bien-être se présente à l'imagination du pauvre, et la crainte de le perdre à l'esprit du riche. Il s'établit une multitude de fortunes médiocres⁴. » Contre Tocque-

3. Ernst Cassirer, *La philosophie des formes symboliques* [1923], traduction de Ole Hansen-Love et Jean Lacoste, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, t. I (*Le langage*), p. 272.

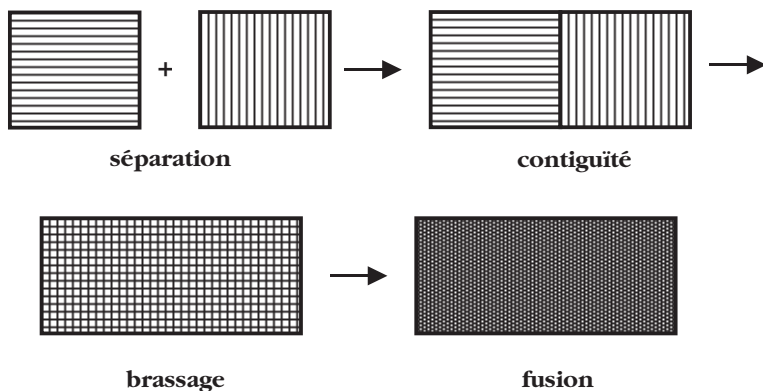
4. Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* [1835-1840], Paris, Union générale d'éditions, coll. « 10/18 », 1963, p. 286.

ville, nous aimerions faire valoir qu'il y a deux **effusions** distinctes, à savoir une effusion de la mesure et une effusion du nombre, et que la nostalgie qui est celle de Tocqueville pour la première virtualise le mérite de la seconde.

1.3. Tonalisation du métissage

Il nous incombe maintenant de discriminer la jonction selon l'intervalle canonique [tonique vs atone].

À partir des conclusions de *La catégorie des cas*, deux dimensions sont prévalentes : (i) la **direction** opposant le rapprochement ou l'éloignement entre deux grandeurs ; (ii) l'**intimité** opposant, selon Hjelmslev, l'« *adhérence* », le contact, à l'« *inhérence* ». Nous transposons cette description des positions de deux corps « à la d'Alembert⁵ », c'est-à-dire deux solides, à deux corps miscibles, ce qui nous donne quatre stases **aspectuelles**. Soit naïvement :



5. «Je suppose que j'aie entre les mains un corps solide quelconque, j'y distingue d'abord les trois choses, **étendue, bornes en tous sens** et **impénétrabilité** ; je fais abstraction de cette dernière, il me reste l'idée d'**étendue** et celle de **bornes**, et cette idée constitue le corps géométrique [...]. Je fais ensuite abstraction de l'étendue ou de l'espace que ce corps **renferme**, pour ne considérer que ses bornes en tous sens ; et ces bornes me donnent l'idée de surface qui se réduit [...] à une étendue de deux dimensions [...]». Extrait de «Surface», *Le Grand Robert de la langue française*, 2^e éd. revue et enrichie par Alain Rey, Paris et Montréal, Dictionnaire le Robert, 1985.

En concordance avec la dynamique extensive des tris et des mélanges, nous admettrons que, dans le cas de la séparation, la valence de tri [t] est **plénière** [1], soit [t1] et que la valence de mélange [m] est **nulle** [0], soit maintenant [m₀]; la séparation s'inscrit comme [t1+ m₀]. Dans le cas de la fusion intervient un renversement extrême des valences: [t₀+ m₁]. La contiguïté et le brassage se présentent dès lors comme des dominances régissant des valences moyennes: dans la contiguïté, le tri domine le mélange: [t_{>m}]; dans la phase du brassage, le tri passe de dominant à dominé: [t_{<m}].

Toute aspectualisation d'un devenir étant sous condition de *tempo*, le procès du mélange peut au choix être ralenti ou accéléré: dans le second cas de figure, la syncope de la contiguïté et celle du brassage changent le devenir en survenir, puisque le procès passe sans transition, surtout sans retard pour l'observateur, de la séparation à la fusion.

À cette saisie syntagmatique, on peut adjoindre et opposer une saisie paradigmatique en **réseau**. Cette dernière est: **(i) analytique** puisqu'elle aborde chacune des entités qu'elle traite comme une complexité; **(ii) tonalisante**, ou tonifiante, en ce sens que le sensible est assignable comme position sur un gradient, tonalisante s'il intervient entre les contraires [s₁] et [s₄], «atonisante» s'il intervient entre les sous-contraires [s₂] et [s₃]⁶. En effet, nous ne concevons pas l'affect comme un **état**, mais d'abord comme un **transport** composant la vitesse et la tonicité. La conversion de la série en réseau se présente ainsi:

6. Les sous-contraires sont, au moins en première approximation, distincts des sub-contraires exhibés par le carré sémiotique greimassien: ces derniers sont obtenus après mise en œuvre d'opérations de type «logico-sémantiques», tandis que les sous-contraires, tels que les conçoit Edward Sapir (*Linguistique*, Paris, Gallimard, coll. «Folio essais», 1991), procèdent d'une segmentation procurant des extrêmes [s₁] et [s₄] et des moyens [s₂] et [s₃], tels que l'intervalle [s₂ - s₃] reste «compris» dans l'intervalle [s₁ - s₄].

<i>tonicité</i>	tonicité [inhérence]	atonie [adhérence]
<i>jonction</i>		
conjonction	avec [fusion]	et [brassage]
disjonction	sans [séparation]	ou [contiguïté]

2. Syntaxe du métissage

Avant tout, nous devons nous demander si le structuralisme est bien armé pour traiter des mélanges.

2.1. Incertitudes de l'héritage structuraliste

Il est permis de penser que le binarisme « pur et dur », en mettant en avant les notions de « différence » (Saussure) et de « trait distinctif » (Jakobson), ne semble pas en résonance immédiate avec les préoccupations d'un sujet s'adonnant au mélange. Le recours au terme dit **complexe** annule la séparation en donnant lieu à un procès dont les phases aspectuelles canoniques décli-

disjonction	conjonction		
séparation	inchoativité ↓ contiguïté	progressivité ↓ mélange	terminativité ↓ fusion

quent les trois autres cas déclinés plus haut :

Toutefois, le recours au terme complexe reste occasionnel. De manière à peu près unanime, on a fait mérite au structuralisme d'avoir préféré la relation aux termes qu'elle saisit ; mais, du même coup, la relation se présente « hors paradigme » : elle conférerait « du » sens sans en détenir elle-même ! Il semble plus judicieux de considérer que la relation est définie par le partage entre la disjonction, le **ou**, et la conjonction, le **et**.

On peut dès lors estimer que le terme complexe se tient, tel une épée de Damoclès, au-dessus de l'opposition en menaçant de dénoncer sa facticité. Un exemple emprunté à l'industrie automobile le montre aussitôt. Celle-ci repose, comme pour tout domaine constitué, sur un certain nombre de catégories selon l'acceptation courante du terme ; sans doute ces catégories sont-elles prises dans la vague du métissage propre à notre temps, mais certaines catégories se maintiennent mieux que d'autres, notamment les catégories dites « sport » et « utilitaire ». Cependant, dans le journal *Le Monde* du 17 avril 2000, on pouvait lire à la page consacrée à l'actualité automobile : « Un “break de sport” à la mode Alfa-Romeo. Le Sportwagon ressemble à un coupé », et le journaliste de commenter plus loin : « Avec ce break mâtiné de coupé, Alfa-Romeo se flatte de contribuer à faire éclater les catégories traditionnelles de l'univers de la voiture en lançant sur le marché un modèle empreint de transversalité ».

2.2. Les opérations élémentaires du métissage

Le mélange présuppose la distribution des grandeurs extensives en classes relativement stables. Si une grandeur est dite « inclassable », elle constitue une classe à elle seule, ou encore une classe d'**effectif un**. Ces classes, par exemple C_1, C_2, C_3, \dots , comprennent un certain nombre de grandeurs, d'individus rapprochés les uns des autres à un titre ou à un autre ; soit par symbolisation naïve de classes exclusives : $[C_1 \rightarrow [a, b, c, d]]$, $[C_2 \rightarrow$

$\frac{[[C_1 \rightarrow [a, \mathbf{b}, c, d]] - [C_2 \rightarrow [e, f, g, h]]}{\text{situation de départ}} \rightarrow \frac{[[C_1 \rightarrow [a, c, d]] - [C_2 \rightarrow [\mathbf{b}, e, f, g, h]]}{\text{situation d'arrivée}}$

[e, f, g, h]], $[C_3 \rightarrow [i, j, k, l]]$. Nous appréhendons le mélange comme le transfert-transport de telle grandeur, par exemple [b], d'une classe vers une classe d'accueil :

Déjà à ce stade, deux types de mélange apparaissent : **(i)** le mélange par **privation**, pour lequel le transfert met fin, provisoirement au moins, à l'appartenance de la grandeur [b] à la classe C_1 ; **(ii)** le mélange par **participation**, caractérisé par le fait que la grandeur [b] est transférée à la classe C_2 sans pour autant «manquer» à la classe C_1 . Le mélange par privation intéresse les valeurs d'absolu, puisque celles-ci sont concentrées et tacitement indivisibles, tandis que le mélange par participation est en concordance avec le «style» propre aux valeurs d'univers.

L'effectuation de chacun de ces deux mélanges présuppose des conditions bien différentes. Le mélange par privation ne saurait intervenir sans le sentiment d'une discordance entre la grandeur [b] et celles avec lesquelles elle coexiste, [a, b, c, d] ; l'homogénéité de la classe C_1 est entamée :

$$[C_1 \rightarrow [a, b, c, d]] \rightarrow [C_1 \rightarrow [a, c, d] + [b]]$$

Cette phase aspectuelle inchoative est suivie de l'«émancipation» de [b] à l'égard de C_1 :

$$[C_1 \rightarrow [a, c, d] + [b]] \rightarrow [C_1 \rightarrow [a, c, d]] \text{ vs } [b]$$

Sous un *tempo* emporté, la grandeur [b] peut faire l'objet d'un rejet violent, d'une expulsion opérant la syncope de la phase intermédiaire : $[C_1 \rightarrow [a, c, d] + [b]]$, de sorte que, pour l'observateur, le

<i>aspectualité</i>	<i>dénominations</i>	<i>symbolisation</i>
inchoativité	exhibition	$[C_1 \rightarrow [a, \mathbf{b}, c, d]]$
progressivité	extraction	$[C_1 \rightarrow [a, c, d] + [\mathbf{b}]]$
terminativité	expulsion	$[C_1 \rightarrow [a, c, d]] \text{ vs } [\mathbf{b}]$

procès va directement de $[C_1 \rightarrow [a, b, c, d]]$ à $[C_1 \rightarrow [a, c, d]] \text{ vs } [b]$ sans marquer la phase médiane : $[C_1 \rightarrow [a, c, d] + [b]]$. L'aspectualisation du dégagement de la grandeur [b] à partir de la classe C_1 , sous un *tempo* que nous dirons neutre, a pour déclinaison :

L'identité de la grandeur [b] au terme du processus est dou-

ble: **(i)** elle s'est émancipée de C_1 , ce qui signifie que les opérations portant sur C_1 ne la concernent plus; **(ii)** cependant, et sur un mode familier, nous admettons qu'elle n'en a pas fini avec C_1 , c'est-à-dire que son appartenance à C_1 est — pour un temps ou à jamais — potentialisée, puisque le discours compose à chaque instant avec sa mémoire. La grandeur [b] peut rester «hors-classe» et constituer une classe à elle seule, c'est-à-dire une singularité excentrée, ou bien être attirée par une autre classe. C'est ce que nous allons examiner maintenant.

La classe C_1 étant donnée, une grandeur [ω] entre dans son voisinage et suscite une tension entre la proximité survenue et la non-appartenance à C_1 . Nous admettrons être en présence de la séquence inchoative de l'**adjonction**. La grandeur [ω] est pour l'instant définie par sa contiguïté positionnelle. Dans la phase suivante, elle sera amalgamée, en conformité avec la définition de l'**amalgame** proposée par le *Micro-Robert*, qui le décrit comme un «mélange d'éléments qui ne s'accordent guère»; en démarquant le mot de Baudelaire à propos du «beau», la présence de [ω] au sein de C_1 est «*bizarre*» ou, plus familièrement, «*drôle*». Bien entendu, toute progressivité est susceptible d'être interrompue dans l'attente d'une résolution. À cette dernière, nous attribuerons le nom d'*alliage*, pour lequel le *Micro-Robert* propose la définition suivante: «produit métallique obtenu en incorporant à un métal un ou plusieurs éléments». Nous suspendons le trait isotope /métal/ pour ne retenir à propos du passage de l'amal-

<i>aspectualité</i>	<i>dénominations</i>	<i>symbolisation</i>
inchoativité	adjonction	$[C_1 \rightarrow [a, b, c, d]] \mathbf{r} [\omega]$
progressivité	amalgame	$[C_1 \rightarrow [a, b, c, d] + [\omega]]$
terminativité	alliage	$[C_1 \rightarrow [a, b, c, d] + [\omega \rightarrow e]]$

game à l'alliage que la résorption de la pluralité inhérente à l'amalgame en «**un** produit». Dans notre symbolisation naïve, cela signifie que la grandeur [ω], dans la mesure où toute contiguïté durable actualise une **similarité**, tend à prendre une identité disponible au sein de C_1 , par exemple celle de [e]: $[\omega \rightarrow e]$.

La syntaxe développée du métissage, peut-être le **schéma**

dans l'acception greimassienne, comprendrait donc les phases suivantes :

[rapprochement → adjonction → amalgame → alliage → assimilation]

Ce parcours syntaxique traverse des configurations qui sont au principe de quelques grandes directions esthétiques : **(i)** le rapprochement et l'adjonction ici **concessifs**, c'est-à-dire « contre nature », dirigent la phrase partout citée de Lautréamont : « Il est beau [...] comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie⁷! » À la suite de Pierre Reverdy, le surréalisme entend atteindre une fusion que le dictionnaire récuse :

Comparer deux objets aussi éloignés que possible l'un de l'autre, ou, par toute autre méthode, les mettre en présence d'une manière brusque et saisissante, demeure la tâche la plus haute à laquelle la poésie puisse prétendre [;] [...] son pouvoir inégalable, unique, [...] est de faire apparaître l'unité concrète des deux termes mis en rapport et de communiquer à chacun d'eux, quel qu'il soit, une vigueur qui lui manquait tant qu'il était pris isolément⁸.

2.3. Métissage et axiologie

Les opérations syntaxiques ne sont jamais innocentes. Les emprunts qui métissent les objets et les retraits qui se proposent de rétablir une « pureté » antérieure engagent la mélioration et la péjoration pour ainsi dire consubstantielles au discours. Écartant les cas d'ambivalence, nous admettons que le partage selon la bonté et la mauveté est simple et stable. Ensuite, nous rappellerons que le métissage effectué est partiel, qu'il présuppose quelque opération de tri antérieure. Soit un exemple scolaire : si j'ai à saler quelque aliment, ne faut-il pas que, au préalable, j'aie extrait de l'eau de mer le sel qu'elle contient ?

En présence d'une grandeur reconnue composite, la méliora-

7. Lautréamont, « Chant sixième » des *Chants de Maldoror*, dans Lautréamont et Germain Nouveau, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1970, p. 224-225.

8. André Breton, *Les vases communicants* [1932], Paris, Gallimard, coll. « Idées », 1977, p. 129, cité par Michel Ballabriga, *Sémiotique du surréalisme. André Breton ou la cohérence*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 1995, p. 55.

tion et la péjoration peuvent, selon le cas, concerner la totalité ou bien seulement une partie de cette totalité. Si, dans une totalité, par exemple tel minerai, une partie de cette totalité est reconnue bonne, « précieuse », ce clivage axiologique appelle une opération de tri que nous désignerons comme une **sélection** ; du fait même de cette extraction, cette grandeur peut être ajoutée mélangée à une totalité jugée incomplète ou pauvre, et déterminer alors un programme d'**enrichissement**. Si, maintenant, dans telle totalité une discordance se fait jour, si telle partie disqualifie, « désho-

<i>axiologie</i> <i>opération</i>	mélioration	péjoration
tri [extraction]	sélection [extraction d'une grandeur bonne]	élimination [extraction d'une grandeur mauvaise]
mélange [inclusion]	enrichissement [inclusion d'une grandeur bonne]	profanation [inclusion d'une grandeur mauvaise]

nore» l'ensemble qui la comprend, le sujet entreprendra, non pas de résorber un **manque** comme le projette le héros proppien, mais de mettre à une intrusion ; nous parlerons alors d'**élimination**. Enfin, pour le traitement symétrique du précédent, lequel consiste à introduire dans une totalité bonne ou tout au moins passable une grandeur mauvaise, nous admettrons être en présence d'une **profanation**. Soit le réseau :

Ces opérations syntaxiques actualisent une coloration **religieuse** dont la survenue se comprend si l'on songe que le religieux a pour étymon, pour cœur la jonction elle-même. Nous admettrons que le religieux a pour paradigme de base la tension entre le **sacré** et le **profane**. La prévalence des opérations de tri conduit à l'affirmation et à l'adoration du sacré comme aboutissant incomparable et inappréciable des éliminations opérées ; la

prévalence des opérations de mélange conduit à l'affirmation et à la reconnaissance du profane comme aboutissant ouvert et augmentable des enrichissements effectués.

Nous n'éluiderons pas la question difficile : « À qui " profite " le mélange de deux classes? ». De notre point de vue, la réponse dépend du type de valeurs dominant dans l'univers de discours considéré. Nous avons montré ailleurs que deux types de valeurs se disputaient les suffrages humains : les **valeurs d'absolu**, tournées vers l'exclusivité et l'unicité, et les **valeurs d'univers**, tournées vers la diffusion et l'universalité. L'exemple dont nous ferons maintenant état ne remplit pas les conditions courantes du métissage, puisqu'il porte sur un simulacre, à savoir l'usage actuel de la fonction présidentielle aux États-Unis. Ainsi, revenant sur un reportage montrant le président des États-Unis « patientant au Lavomatic, rudoyant un distributeur de friandises récalcitrant, lavant au jet sa limousine présidentielle, passant la tondeuse sur le gazon de la Maison Blanche », E. Schneidermann, dans le supplément du journal *Le Monde* en date des 7 et 8 mai 2000, écrivait à propos de ces « images » : « Rien n'est sérieux, rien n'est sacré, pas même la fonction présidentielle. Et cette révélation ne vient pas de l'extérieur, mais de son titulaire lui-même. [...] Par dommage collatéral, ce bombardement d'images atteint la fonction présidentielle tout entière et peut-être au-delà, tout pouvoir politique ». Dans cet article, Schneidermann appréhende les valeurs d'univers en fonction des valeurs d'absolu, mais l'apologie des valeurs d'univers est tout aussi aisée qui insisterait sur l'absence de morgue du président, sa proximité avec la population, son désir de prendre en toute simplicité sa part des tâches quotidiennes... Ainsi que nous le verrons un peu plus loin à propos du modèle lévi-straussien, les valeurs d'absolu seront toujours soupçonnables et soupçonnées de projeter un **excès de distance**, les valeurs d'univers un **excès de proximité**.

2.4. Amplitude du métissage

La syntaxe doit tenir compte des données paradigmatiques qu'elle traite. À partir de l'alternance élémentaire [classe finie vs classe ouverte], qui assigne les classes grammaticales comme finies et les classes lexicales comme ouvertes, et en gardant présent à l'esprit que les classes finies ont de droit vocation à **régir** les classes ouvertes, plusieurs combinaisons simples peuvent être

envisagées : **(i)** mélange de deux classes finies ; **(ii)** mélange d'une classe finie et d'une classe ouverte ; **(iii)** mélange de deux classes ouvertes, qui, avec le zapping généralisé, définit certainement la situation que nous vivons actuellement selon certains, que nous subissons selon d'autres.

L'intérêt de cette démarche réside dans la meilleure compréhension de la problématique des prescriptions et des interdits d'usage. Comment régler ou dérégler le mélange ? Nous admettons que deux grandeurs, qu'elles soient d'ordre paradig-

si suffisance des sous-contraires, alors →	conjonction excessive	conjonction	disjonction	disjonction excessive
si insuffisance des sous-contraires, alors →	conjonction	conjonction insuffisante	disjonction insuffisante	disjonction

matique ou syntagmatique, avant d'entrer en opposition ou en contraste — ce qui reste une éventualité —, définissent un intervalle donné. Si, par exemple, la conjonction entre deux classes fermées s'avère **insuffisante**, elle est projetée comme sous-contraire et promeut le contraire associé comme souhaitable. De même, si la conjonction entre deux classes ouvertes est jugée **excessive**, elle disqualifie cette position comme contraire à l'avantage, si l'expression est permise, du sous-contraire contigu. Soit un système simple d'alternances :

C'est le volet conjonctif du réseau qui nous intéresse ici. Le mélange de deux classes finies peut être reçu comme suffisant ou insuffisant : dans le premier cas, il projette les deux autres possibilités comme **excessives** ; dans le second, si le mélange est dénoncé comme **insuffisant**, voire arbitraire, il actualise comme « moralement » souhaitable le recours à une ou deux classes ouvertes. Bien évidemment, si le genre « y » gagne, les espèces « y » perdent. L'illustration portera sur la peinture représentative d'autrefois : pour un observateur sans prévention ni culture déambulant dans les galeries vite interminables d'un musée, il est clair

que ce musée «mélange» à ses yeux deux classes : la classe ouverte des peintres inspirés ou appliqués, et la classe fermée des types de tableaux : le portrait, le paysage, la nature morte, la peinture religieuse, avec ses motifs obligés, l'annonciation, la descente de croix, etc. Cette inégalité favorise la possibilité d'une identité pour l'artiste défini alors comme portraitiste ou paysagiste et d'une qualité à déterminer pour le tableau, tandis que la situation actuelle est bien différente, puisque le «donné à voir» mélange deux classes ouvertes : celle des peintres, c'est-à-dire des individus qui se disent peintres, et celle des tableaux qui ne sont plus classés selon leur sujet puisqu'il n'y en a plus de pré-défini, mais selon ce qui reste quand les particularités du sujet ne guident plus à chaque instant l'exécution du tableau, à savoir le format — grand ou petit. Le genre et l'espèce, structurellement moins nombreux, ont été virtualisés au profit des individus, sur le mode du *chacun pour soi*.

C'est dans ces conditions que, si le sujet reçoit le mélange entre deux classes finies comme suffisant, «raisonnable», il accueillera le mélange entre deux classes ouvertes comme excessif et le décrira comme un *n'importe quoi*. Si maintenant le mélange entre deux classes finies est senti comme étriqué, insuffisant, voire inique, le mélange entre deux classes ouvertes, loin d'inquiéter, sera accueilli avec ferveur. Une prévision modeste devient possible : comme nous assistons à un métissage qui virtualise les limites qu'il s'était données antérieurement, il est probable que le métissage apparaisse ici et là comme excessif, anesthésiant, indifférenciant, et qu'il détermine, à ce titre, la modalisation, la reviviscence de certains tris comme désirables.

Comment juger de la validité de ce modèle qui fait la part belle à l'aspectualité, puisque $[s_2 - s_3]$ pose un intervalle «imperfectif» entre **degrés** et $[s_1 - s_4]$ un intervalle «perfectif» entre **limites**. La sémiotique greimassienne dispose de deux modèles distincts, même si tous deux peuvent être «mis en carré» : (i) un modèle **propositionnel** faisant appel à l'affirmation, à la négation, enfin à la négation de la négation ; (ii) un modèle **jonctionnel** qui sollicite certes la conjonction et la disjonction, mais en négligeant la valeur esthétique, affective de la conjonction et de la disjonction. Quand on observe la pratique analytique de Lévi-Strauss, il est aisé de se rendre compte que le modèle jonctionnel est fréquemment sollicité, tantôt selon sa version **hyperbolique**,

laquelle consiste dans la substitution de $[s_1 - s_4]$ à $[s_2 - s_3]$, tantôt selon sa version **tempérante**, laquelle consiste dans la substitution de $[s_2 - s_3]$ à $[s_1 - s_4]$. Les analyses de rituel montrent la pertinence du modèle jonctionnel :

Enfin, sur le plan sémantique, la souillure, au moins dans la pensée des Indiens de l'Amérique du Nord, consiste en une conjonction trop étroite de deux termes qui étaient destinés à rester chacun à l'état « pur ». Si, dans la chasse prochaine, les règles féminines risquent toujours d'introduire un excès de conjonction, entraînant par redondance la saturation de la relation primitive et neutralisant sa vertu dynamique, dans la chasse lointaine c'est l'inverse : la conjonction est déficiente, et le seul moyen de remédier à sa faiblesse consiste à y admettre de la souillure, qui apparaîtra comme *périodicité* sur l'axe des successions, ou comme *corruption* sur l'axe des simultanités⁹.

3. Métissage et discursivité

Sans doute la formule simplifiée du métissage consiste-t-elle à subvertir les **ou** admis en et antérieurement exclus, mais ce passage ne va pas de soi, loin s'en faut. C'est ici que le discours intervient afin de résoudre la solution de continuité entre deux états contraires l'un à l'autre, ayant vocation « à *persévérer dans leur être* ». Nous avançons l'hypothèse que le discours en tant que procès statue sur les tensions inhérentes au système dont il dépend. Selon la présentation hjelmslevienne, le procès procéderait par « *et... et...* », le système, par « *ou... ou...* ». Toutefois, passer d'une alternance à une coexistence et réciproquement fait problème : *Comment penser la compétition entre la vertu conjonctive du procès et la vertu disjonctive du système ?*

Pourtant, la langue française en tant que trésor de lieux communs propose, en matière de métissage, un cas particulièrement savoureux lorsqu'elle parle du « mariage de la carpe et du lapin ». En trois mots seulement, ce lieu commun saisit le cadre paradigmatique, la dynamique syntaxique et la postulation tensive du métissage : le paradigme est celui de deux espèces, celle des poissons liés à l'eau, celle des rongeurs liés à la terre, et par là mutuellement exclusifs ; la syntaxe est celle de la disjonction, la

9. Claude Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962, p. 70-71.

carpe et le lapin n'ayant pas, par nature, vocation à s'épouser; enfin, du point de vue tensif, la conjonction est tacitement posée comme **impossible**, les deux espèces étant trop éloignées pour être unies l'une à l'autre. Mais le sens commun, préférant globalement le style tempérant au style hyperbolique, estime que la conjonction est concevable entre sous-contraires, mais inconcevable entre contraires.

Dans la perspective greimassienne, le discours apparaît dépourvu de ressort propre. À titre d'hypothèse élémentaire, Jacques Fontanille et nous-même supposons que la bifurcation inaugurale place en vis-à-vis l'un de l'autre le discours **implicatif** et le discours **concessif** et, en termes plus parlants, le discours implicatif ayant pour cheville ouvrière le *parce que*, et le discours concessif le *bien que*. La rhétorique argumentative, depuis et surtout peut-être grâce à Aristote, a analysé, articulé et favorisé le discours implicatif, même si Aristote, dans le Livre II de la *Rhétorique*, accorde aux « passions » une place déterminante.

Le discours implicatif et le discours concessif n'ont pas la même vertu mythique. Le discours implicatif soutient, au nom de la

implication	→	concession
On ne saurait marier la carpe et le lapin <i>parce qu'ils</i> appartiennent à des espèces différentes		<i>Bien que</i> la carpe et le lapin appartiennent à des espèces différentes, on peut les marier ensemble

raison et de la stabilité des classes auxquelles il croit, que les contraires sont trop éloignés l'un de l'autre pour être rapprochés et, au terme du rapprochement, mêlés l'un à l'autre; par conséquent, la conjonction ne peut avoir lieu qu'entre sous-contraires; *les choses étant ce qu'elles sont*, un lapin étant un lapin, une carpe une carpe, il convient de rester entre soi. C'est ici que la concession, la démesure de la concession, intervient en bousculant les cloisonnements: *bien que* la carpe et le lapin appartiennent à des espèces éloignées, il est néanmoins *possible* de les marier ensemble.

	conjonction des sous-contraires	conjonction des contraires
implication	possible	impossible
concession	possible potentialisé [fermeture]	possible actualisé [ouverture]

Il n'est certes pas inexact de considérer que la concession transforme l'impossible en possible :

Mais cette formulation nous paraît un peu abrupte. Il nous semble plus juste de considérer que la spécificité de la syntaxe concessive **potentialise** le possible affirmé par l'implication et **actualise** comme possible l'impossible que l'implication déclare. Autrement dit, l'implication pose comme possible et raisonnable la conjonction des sous-contraires et comme impossible et déraisonnable la conjonction des contraires, **tandis que** la concession, comme provoquée par ce défaut d'ardeur, déclare comme possible et désirable la conjonction des contraires ; l'implication est **fermante** et la concession, à ce titre, **ouvrante**, soit :

À titre personnel, nous considérons que la pertinence sémiotique est en vue quand nous accédons à la dimension mythique et fiduciaire des contenus. La conjonction entre contraires est héroïque, superlative et excitante, tandis que la conjonction entre sous-contraires est prosaïque, passable et quelque peu morne... Éclairé par ce dilemme, nous sommes en mesure de répondre — ou de ne pas répondre — à la question posée par Louis Hébert, dans le descriptif du colloque auquel il nous a conviés, à savoir s'il est envisageable de « marier » Hjelmslev et Peirce. Il est manifeste que nous sommes en présence de contraires, tant les fins et les méthodes diffèrent de l'un à l'autre. On peut les rapprocher par concession, par bravade, certainement pas par implication...

10. Algirdas Julien Greimas, « L'actualité du saussurisme », dans *La mode en 1839*, Paris, Presses universitaires de France, 2000, p. 371-382.